

## Préface

# Le Discours autoritaire en Amérique latine de 1970 à nos jours : normes et transgressions

Néstor PONCE

Université de Rennes 2

Laboratoire de Recherches Interdisciplinaires sur les Amériques

LIRA/ERILAR

Responsable scientifique de la Journée d'études

Il est des périodes charnières dans l'histoire de l'humanité où les prises de positions idéologiques opposées et/ou contradictoires provoquent des bouleversements profonds dans les sociétés dans lesquelles elles se sont manifestées. Tel est le cas des années 70 en Amérique latine, qui a été la scène d'affrontements violents entre les secteurs de la société qui prônaient l'application d'un modèle conservateur et ceux qui, au contraire, étaient partisans de changements profonds. Cet affrontement se déroule dans le cadre plus large de la Guerre Froide, du partage du monde entre deux blocs clairement délimités. Les pays du Tiers-Monde peinent à trouver une voie originelle et lorsque certains d'entre eux – situés plus particulièrement en Amérique latine, mais l'intervention au Vietnam montre l'internationalisation du conflit – se rapprochent plus ou moins ouvertement de Moscou la réaction des États-Unis est à la hauteur du risque que les Américains voient se profiler à leur horizon.

Le triomphe de la Révolution cubaine en 1959 est un élément essentiel pour comprendre de quelle manière le processus de confrontation entre les deux camps s'est développé. Le rayonnement de cette Révolution, les espoirs qu'elle a éveillés, expliquent l'apparition de plusieurs mouvements révolutionnaires, ainsi que la naissance de pratiques esthétiques marquées à différents degrés, du moins au début, par les idées de changement et d'avant-gardes. Cet affrontement entre deux camps, et l'intervention de tous les participants et observateurs externes, s'est manifesté, étant donné l'ampleur et l'importance du phénomène, dans tous les domaines. Il y en a un qui nous intéresse ici particulièrement : celui du discours. L'utilisation du singulier est peut-être trompeuse, car il s'agissait pour notre laboratoire d'étudier tous les énoncés écrits et oraux produits à partir d'une pratique sociale déterminée (politique, littéraire, esthétique, journalistique, juridique, voire la langue de tous les jours) dans un contexte particulier, marqué

par l'autoritarisme, par l'imposition d'un parler unilatéral, par la censure et par ses séquelles dans les années ultérieures. Ces mêmes pratiques sociales encourageaient aussi l'élaboration d'un discours qui, d'une manière ou d'une autre, tentait de s'opposer à cette voie unique et de proposer un discours « autre ». Une fois établie la norme, l'irruption de la transgression était pour ainsi dire inévitable.

Cette période charnière de l'histoire latino-américaine était particulièrement intéressante à observer car elle concernait les États dans un moment où le problème de la singularité des peuples refaisait surface. Les conflits d'interprétation sur la nature de ces populations se trouvaient à l'ordre du jour, dans un espace de frontières mouvantes et perméables, non seulement d'un pays à l'autre (Mexique et Amérique Centrale vers les États-Unis) mais aussi à l'intérieur des Républiques elles-mêmes (le cas de la Colombie ou de la République Dominicaine ici évoqués). L'État, sous le contrôle des minorités blanches, allié aux Forces Armées, a appliqué dans certains cas (le Guatemala des années 60-70) une action proche de la « solution finale » ; une politique comparable fut exercée par les gouvernements du cône sud, même s'il n'y avait de pas de connotation ethnique à l'élimination des opposants politiques (« Opération Condor », « doctrina de la seguridad nacional »).

Une première approche du phénomène de discours autoritaire est donc englobée dans le projet d'investigation de notre équipe d'accueil ERILAR (Équipe de Recherches Interdisciplinaires en Langues Romanes) : elle confronte et regroupe les notions de discours, pouvoirs et sociétés, à travers un regard pluridisciplinaire. L'apport de différentes optiques critiques sur ce même phénomène du discours autoritaire nous a permis de réunir pour la journée d'études organisée à l'Université de Rennes 2 le 24 mars 2006 un grand nombre de spécialistes qui ont longuement débattu sur la question.

Au fil des recherches et des débats, il s'est avéré nécessaire, pour mieux centrer le domaine de notre réflexion, d'étudier de près le contexte socio-politique des années 70 à époque actuelle. Il a fallu pour cela une mise en perspective historique des pays latino-américains, de ses rapports avec les États-Unis – et parfois de l'histoire américaine elle-même – depuis les Indépendances.

Dans la conférence inaugurale qui ouvre ce volume, l'ancien Ambassadeur de France au Pérou et en Argentine Antoine Blanca a analysé le coup d'État militaire en Argentine (le 24 mars 1976<sup>1</sup>) et ses rapports avec la « Operación Cóndor ». Son intervention a permis de mieux cerner le rôle des États-Unis ainsi que les prises de position de la diplomatie française, grâce au témoignage d'un protagoniste de ces événements. Cet article permet aussi de mettre en valeur une stratégie politique mise en place par les États-Unis à partir du coup d'État du 1<sup>er</sup> avril 1964, qui renversa le président brésilien João Goulart. Ce n'est pas un hasard si Jean-Yves Mérian met en évidence l'importance de cet événement dans son travail. Il considère ce coup d'État comme le point de départ d'un processus qui verra s'installer partout en Amérique latine des régimes autoritaires (Pinochet au Chili, en 1973, les militaires après l'auto-putsch de 1973 en Uruguay, la Junte Militaire en Argentine en 1976, alors que Stroessner régnait au Paraguay depuis

1. Le choix de la date du 24 mars 2006 pour l'organisation de la journée d'études du LIRA est donc clairement symbolique. Les discours prononcés ce jour par M. José Luis Fernández Valoni, représentant de l'Ambassade Argentine à l'Unesco et par M. Jean Lissillour, représentant de la Mairie de Rennes, qui nous a soutenus dans notre projet, ont mis l'accent sur la portée « continentale » de l'autoritarisme.

1954) répondant à l'appel de l'« Idéologie de la sécurité nationale ». Mais il est impossible de comprendre comment cette idéologie parvient à s'installer durablement dans un pays sans prendre en considération ses spécificités historiques, politiques, économiques et culturelles. Le débat autour de la construction des États après l'Indépendance est au cœur de ce sujet. Le conflit entre la modernité et la tradition, et le choix des modèles politiques qui en découle, sont des lieux de passage incontournables pour entreprendre une réflexion scientifique sur la question. L'échec de ces doctrines de la sécurité nationale, partout où elles furent appliquées, anticipe déjà les contours des années 90, connues comme celles de « la décennie perdue », avec ses fléaux de crises économiques successives, d'échecs politiques, d'accroissement des inégalités, violences...

Hortense Faivre d'Arcier-Flores introduit son travail sur la réalité colombienne actuelle par une mise en question du pacte de partage du pouvoir politique entre libéraux et conservateurs. Elle souligne l'incapacité des dirigeants politiques de mettre fin aux pratiques autoritaires qui empêchent le pays de trouver une voie démocratique, alors que paradoxalement la Colombie n'a pas connu de dictature militaire proprement dite depuis 1957. Ces pratiques autoritaires ont un corrélat dans un discours autoritaire qui le soutient et le justifie, et qui est à l'origine de ce que l'auteur appelle une « guerre des mots ». Car, si tout discours est issu d'une pratique collective, il est l'émanation d'un certain pouvoir. Alors comment ne pas retrouver dans cet exemple propre à la société colombienne l'écho de pratiques discursives autoritaires des pays du sud : les mots « subversión » et « subversivo » chers à la dictature militaire argentine, ou le mot « rojo » employé partout en Amérique hispanique pour stigmatiser l'opposition volontairement soupçonné de communisme... Et dans cette « guerre des mots » nous pourrions aussi retrouver « la langue de bois » des hommes politiques du « Partido Revolucionario Institucional » (PRI) au Mexique, prêts à nier toutes les évidences (tel qu'il apparaît dans le roman *Muertos incómodos* étudié dans ce volume). Car si le discours présidentiel colombien, relayé par les médias, parvient à effacer l'existence d'un conflit armé qui ronge le pays depuis des décennies, nous sommes devant une parole qui déguise la réalité dans le dessein de perpétuer un système de domination.

L'un des mécanismes mis en route pour implanter le discours autoritaire consiste à imposer une parole unique, une seule interprétation ou point de vue possible pour exprimer le réel. Il est intéressant de constater que ce schéma se transpose d'un pays à l'autre, y compris les États-Unis. Sylvie Le Bars aborde cette problématique dans son travail sur le discours néo-nativiste américain, discours d'exclusion « normé » et « normatif », car il balaie toute autre interprétation possible en faisant appel à une batterie de paramètres identitaires. Cette norme se voit tout de suite confrontée à sa transgression lorsqu'il s'agit d'un discours qui concerne la présence de plus de onze millions de « Latins », dont une grande majorité d'origine mexicaine. Or, même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un discours autoritaire, nous pouvons rapidement constater que dans la mise en place d'une stratégie de marginalisation de l'autre pour mieux le contrôler, les procédés sont proches. D'une part, l'émetteur se dresse en défenseur d'un corpus de valeurs essentialistes qui très vite deviennent absolues et qui incarnent la Nation. Ces valeurs telles que la Patrie, l'Être National, voire la Religion ont un caractère abstrait et se situent en dehors de tout débat. Le discours autoritaire se bâtit également en faisant appel à une rhétorique symbolique qui implique une relecture de l'histoire

à des fins purement utilitaires dans le présent de l'émission du message (il va sans dire que les attentats du 11 septembre ont renforcé aux États-Unis ces pensées nativistes). Tout cela explique la connotation profondément religieuse dont s'investit ce type de discours, le recours aux figures du Bien et du Mal, le caractère de Bienfaiteurs que s'auto-attribuent les dictateurs, ainsi que la diabolisation de l'ennemi.

Les relations entre le discours autoritaire et la littérature latino-américaine ont été traitées dans ce volume à partir de deux optiques différentes mais complémentaires. D'une part, à travers les textes de Marie-Madeleine Gladiou et de Gabrielle Le Tallec-Linarès, nous abordons le roman de la dictature des années 70 et sa continuité à la fin du XX<sup>e</sup>. siècle. D'autre part, dans les articles de Karina Atencio-Luis Albuquerque, Rita Godet, Jean-Marie Lassus et Néstor Ponce, il est question de la production d'un discours de fiction ou de poésie contradictoires, opposés au discours autoritaire.

Dans *La fiesta del chivo* (2000) de Mario Vargas Llosa, Marie-Madeleine Gladiou étudie le double aspect du discours autoritaire : d'abord, l'éloge auto-référentielle et l'auto-reconnaissance du héros dictateur ; ensuite, le discours méprisant sur l'ensemble de la société, y compris sur ses propres partisans. Ceci rappelle la phrase de Tzvetan Todorov cité par Rita Godet dans cet ouvrage : l'idéologie totalitaire « considère les êtres humains individuels comme des instruments, des moyens en vue de la réalisation d'un projet politique, voire cosmique<sup>2</sup> ». La fonction de la fiction de Vargas Llosa devient alors le rétablissement d'une vérité, des non-dits, par le biais d'une nouvelle évaluation des situations et des personnages. Le personnage dictateur est ainsi démasqué, et le système de valeurs abstrait qu'il incarnait soi-disant tombe de son piédestal : l'icône de cette image est le passage dans lequel le dictateur Trujillo « se masque », en mettant du talc sur son visage, pour mieux montrer la blancheur de sa peau...

Ce déguisement se manifeste aussi sur tout un autre plan dans *Yo, el Supremo* d'Augusto Roa Bastos. Gabrielle Le Tallec-Linarès, dans une approche autant littéraire que linguistique, indique que dictateur et auteur se confondent dans la fonction « auctoriale », qui plus est dans un pays bilingue espagnol-guaraní, où l'idée d'autorité linguistique est chargée de significations. Cet emboîtement des discours et des pratiques langagières présents dans le roman de Roa Bastos laisse une place importante à l'oralité, à travers les dialogues – nous serons tentés de dire les ordres – entre le dictateur et son secrétaire. Ce foisonnement polyphonique du roman de Roa Bastos permet de capter différentes dimensions du discours autoritaire et de ses incidences sur le quotidien, en rappelant que c'est toujours le « copiste » qui a le dernier mot.

Il y a de nombreux points où le regard historique critique de Vargas Llosa coïncide avec celui de Roa Bastos et le « roman de la dictature », mais il y en a un qui nous intéresse particulièrement aujourd'hui : celui de la superposition volontaire des périodes historiques, où le discours fictionnel anti-autoritaire permet d'associer l'époque passée à l'époque présente, c'est-à-dire, le XIX<sup>e</sup>. siècle de Gaspar Rodríguez de Francia au XX<sup>e</sup>. d'Alfredo Stroessner, la République Dominicaine des années 50 au Pérou des années 90 (par le truchement du « Chivo » Trujillo et du « Chino » Fujimori).

Dans les cas de Mario Benedetti, Abel Posse, João Ubaldo Ribeiro, Marcos et Paco

2. TODOROV T., *Face à l'extrême*, Paris, Seuil/Essais, 1994, p. 190.

Ignacio Taibo II, la fiction parle du présent et tente de démasquer les facettes du discours autoritaire à partir de procédés variés. Dans la trilogie d'Abel Posse – *Daimón* (1978), *Los perros del Paraíso* (1983), *El largo atardecer del caminante* (1992) – Jean-Marie Lassus met en évidence une stratégie qui consiste à partir du passé, souvent avec des figures qui ne sont pas directement impliquées dans l'histoire argentine, comme Christophe Colomb ou Lope de Aguirre, pour parler du présent de la dictature. Il fait appel à l'intertextualité (qui rapproche des discours de l'époque de la conquête aux discours de la deuxième guerre mondiale, comme la « solution finale ») ou à l'homologie autoritaire (discours, actions dans les univers privés et publics, personnages, etc.). L'anachronisme, la carnavalisation, la parodie sont des recours habituels chez l'auteur argentin. Cette idée d'anachronisme est sous-jacente dans l'essai de Rita Godet sur le roman *Diário do Farol* (2002) de João Ubaldo Ribeiro. Il s'agit en effet de mettre en évidence la puissance d'une culture de la barbarie – pour revenir à l'opposition entre civilisation et barbarie stigmatisée par Domingo Faustino Sarmiento dès 1845 –, qui inverse les rapports entre les acteurs des conflits sociaux et qui, en termes littéraires, se traduit par un « imaginaire de la violence ». Cette culture du présent se sert des procédés hyperboliques et hyperréalistes qui rappellent les techniques extrêmes de la chronique journalistique posée comme logique du spectacle. Le texte de Ribeiro essaie de répondre aux problèmes de représentation posés par la violence et l'autoritarisme (comme le fait dans l'univers de la littérature hispano-américaine Roberto Bolaño) en faisant appel à une sorte d'inflation verbale qui dans son hypermimétisme étouffe tout recours à la polyphonie. La voix unique s'impose à la multiplicité langagière. Les termes de l'opposition entre le Bien et le Mal, si présents dans les discours autoritaires des militaires latino-américains, sont à nouveau inversés et, s'ils ne sont pas inscrits dans l'histoire, ils le seront sur les corps violés et torturés des victimes (comme c'était le cas pour Urania dans le roman de Vargas Llosa). En revanche, Paco Ignacio Taibo II et le Sous-commandant Marcos, dans leur roman *Muertos incómodos* (2005), font appel au récit policier pour cadrer une nouvelle définition du Bien et du Mal. Ce conflit de valeurs typique du récit d'énigme, devient dans le roman noir un conflit de vertus, qui tente de redéfinir la localisation des termes du conflit. Ces procédés structurels permettent aux auteurs de passer en revue les trente dernières années de la vie politique mexicaine, en faisant appel à la polyphonie – en particulier opposant les pratiques langagières standards de la capitale mexicaine à celles des populations originaires du Chiapas. Le statut des personnages typiques du récit policier est également remis en cause, car le « privé » ne sera pas exclusivement originaire de Mexico – le charismatique Héctor Beloascarán Shayne qui apparaît dans de nombreux récits de Taibo II – dans la mesure où un enquêteur indigène fait son apparition. Les discours et les actions de ses personnages permettent d'écrire un autre discours qui s'oppose à la langue de bois, aux non-dits des hommes politiques au pouvoir.

Enfin, le travail de Luis Alburquerque et Karina Atencio s'intéresse à l'un des phénomènes culturels les plus significatifs des dernières années en Amérique latine : la chanson engagée (*canción de protesta*), à travers l'analyse littéraire et linguistique des textes du poète uruguayen Mario Benedetti. Cet auteur propose dans ses chansons non seulement une polyphonie capable de s'opposer à la voix unique autoritaire, mais aussi une déconstruction de la réalité qui est un véritable appel aux récepteurs. La polypho-

nie s'inscrit dans le corps textuel grâce aux glissements de proverbes, de paraphrases, de citations, de guillemets, d'interférences diastratiques. Comme les autres auteurs, Benedetti posait le problème de l'opposition au discours autoritaire en termes de littérature et de langage et ses procédés de démythification rappellent le Roland Barthes des *Mythologies*.

Nous voudrions également signaler l'importance de la constitution d'un corpus bibliographique sur la thématique du discours autoritaire, qui se dégage de l'ensemble des articles. À cela s'ajoute la spécificité propre à chaque spécialité et à chaque sujet, mais qui en tout cas permet de broser le tableau d'une première approche de la question. Enfin de comptes, ce regard sur le discours autoritaire et ses effets pernecieux tente de contribuer à la réflexion sur l'Amérique latine et son histoire récente. Une époque complexe et douloureuse. Comme le dit Marie-Madeleine Gladieu parlant du personnage d'Urania, personne ne sort indemne d'une tyrannie et d'un discours autoritaire : il faut des générations et des générations pour reconstruire la mémoire, pour revisiter les couloirs de l'histoire cachée, pour dire la vérité, avant que la reconstruction de l'être humain ne soit possible.